

La Musique, le Silence, le Vide et la Plénitude

Gilbert Sescousse

Décembre 2008



<u>L'oreille et le silence.....</u>	<u>1</u>
<u>La musique adoucit les mœurs, mythe ou réalité ?.....</u>	<u>3</u>
<u>Sentiment océanique et peur du vide ?.....</u>	<u>5</u>
<u>Les musiques du silence.....</u>	<u>6</u>
<u>La musique en tant que Signifiant.....</u>	<u>7</u>

La musique, comme la danse, sont des langages. Ils parlent à notre émotionnel, au corps. Ils sont du domaine de la chaîne des signifiants. Ils parlent à l'inconscient, aux affects, bien avant d'atteindre notre rationalité.

Sous le charme du langage musical, le vide n'est pas forcément le silence de l'absence. Il émerge de nos affects, car, comme dit Lacan, le vide n'existe pas puisque le vide est toujours l'absence de quelque chose.

Mais avant d'aller plus loin dans notre réflexion, il nous faut parler quelque peu de l'oreille.

L'oreille et le silence

Nous savons tous que l'oreille est un récepteur du monde sonore.

Bien que notre univers soit plus rassurant que celui de nos ancêtres plus ou moins lointains, l'oreille est toujours dans une perpétuelle quête de la provenance des sons. Les ours des cavernes, les loups, ou autres animaux, tout aussi sympathiques, ne sont plus sur le pas de la porte. Par contre, ce qui est toujours d'actualité, c'est le danger.

Notre cerveau et nos réactions physiologiques sont toujours les mêmes. Le stress nous fait sécréter du cortisol qui à son tour engendre une réaction en chaîne métabolique qui nous prépare, ou à la fuite, ou au combat¹.

Mais, il est des fonctions de l'oreille qui nous sont moins coutumières. La plus *troublante, sans doute, est la capacité de l'oreille à produire des sons. Et plus étonnant encore, c'est que le son produit par l'oreille fabrique le silence*. Vous avez bien lu : ***l'oreille façonne le silence***.

Je serais, même, tenté de dire que, *sans cette fonction, l'expérience du silence n'existerait pas dans notre relation au monde*.

Que l'oreille produise du son, nous en faisons tous l'expérience, lorsque nos oreilles sifflent parce que nous avons été soumis au bruit, ou que nous sommes fatigués. Ce sont les fameuses OAE : oto-émissions acoustiques appelées aussi acouphènes. Fameuses, si je puis dire, car il est des personnes qui en sont victimes jusqu'à la dépression.

L'oreille est au premier abord faite pour recevoir et non pour émettre des sons. Mais c'est là une merveille de notre appareil auditif². Je le répète, ***l'oreille est autant une machine à produire du son et du silence, qu'à le recevoir***³, et que ces fonctions sont indissociables.

Pour être bref, et faire simple, je dirais que l'oreille pour bien entendre les sons externes est obligée de produire un ensemble de sons qui masquent les sons relativement bruyants de nos organes internes, comme la mastication, la respiration, le coeur ou la circulation sanguine... Le son que produit l'oreille, non traumatisée, est semblable à un souffle⁴ d'ordinaire inconscient.

A dessein, je vous propose une courte métaphore. Rappelez-vous, enfants, nous avons tous, pour jouer, écouté la mer en collant notre oreille contre de gros coquillages. Ici, c'est moins poétique, mais le souffle dont je parle, c'est ça ! Mais, avec le coquillage, ce souffle est amplifié. Les ORL, aussi, utilise un souffle pour faire des tests audiométriques. Il s'appelle le « masking ».

L'oto-émission acoustique, l'acouphène, lui, émerge justement, de ce souffle qui est une masse informe de sons indifférenciés. On peut, ici, penser aux sons mystiques (nous y

¹ Stéphanie Khalfa, « *La musique adoucit les moeurs* », Magazine des neurosciences : Cerveau & Psychologie n°7 bis octobre 2004

² Soit dit en passant que l'appareil auditif n'est pas seulement l'oreille parce que nous percevons aussi des sons par conduction osseuse

³ Alfred Tomatis voir : Dr Bernard Auriol, « *la clef des sons* » édit Erès, 1991, p. 33-35/ ou lire l'article au lien suivant : <http://auriol.free.fr/psychosonique/ClefDesSons/index.htm>

⁴ Souffle que l'on fait entendre lors de tests auditifs pour masquer les sons environnementaux.

reviendrons plus loin), décrits comme des phénomènes sonores du mystique en bonne voie⁵. Je serai tenté de dire, ici, qu'il sort du flou indifférencié, de ce souffle pour prendre la forme de sifflements ou de notes très distinctes...

La musique adoucit les mœurs, mythe ou réalité ?



Depuis longtemps déjà, les effets de la musique sont étudiés en laboratoire afin de savoir comment elle agit sur les plantes, les animaux, notre cerveau et nos usines chimiques. On sait que « *la musique active des structures cérébrales intervenant dans la perception des émotions, notamment le complexe amygdalien et le cortex orbito-frontal, lesquels interagissent avec l'hypothalamus*⁶ ».

Ces résultats confirmeraient ce que l'intuition collective sait depuis la nuit des temps. Rappelons nous le récit biblique de David, qui guérit Saül de sa dépression en lui jouant de la harpe⁷.

Mais il y a aussi d'autres musiques.

Celles à force renfort de fifres, de tambours et de trompettes, qui nous conduisent à la guerre. Elles excitent, donnent du courage. Elles poussent les armées sur les divers champs de bataille, aident, aussi, dans la lourdeur du quotidien. En fait, il y a autant de styles de musique que d'objectifs émotionnels recherchés.

Platon ne dit-il pas que : « *celui qui veut contrôler un peuple doit en contrôler la musique*⁸ ».

On ne peut s'empêcher de penser à la musique compressée des hypermarchés. Elles sont réalisées avec une « bande passante » faite pour que nous consommions davantage. Hélas, ça marche relativement bien.

Imaginez un instant votre hypermarché sans musique. Je n'invente rien, l'expérience a été tentée. On constate qu'une grande surface sans musique se viderait rapidement de sa clientèle. La raison semble être que ce gigantisme devient anxiogène. Avec une bande passante écrasée, on constate que les clients flânent plus longuement dans les rayons. C'est le but recherché ; car, plus on passe de temps dans un magasin, plus on consomme.

Ecraser la bande passante d'une musique, c'est atténuer voir supprimer les fréquences basses et hautes. Sans cela, notre attention serait trop captivée. Pour être efficace, cette musique, doit nous rassurer, nous mater et surtout ne pas nous distraire. Elle s'adresse à notre pulsionnel,

⁵ Dr Bernard Auriol, « *Le son au subjectif présent* », éditions du non verbal/A.M.BX p84

⁶ Stéphanie Khalfa, « *La musique adoucit les mœurs* », Magazine des neurosciences : Cerveau & Psychologie n°7 bis octobre 2004

⁷ Premier livre de Samuel, ch.16, v.23.

⁸ Platon : « *Si tu veux contrôler le peuple, commence par contrôler sa musique* ». (*La République*)

à notre oralité. Elle tente d'endormir notre raison.

Il y a bien d'autres formes de musique, les bruyantes, les ennuyeuses, les abrutissantes, les planantes, les déprimantes ... On se « shoote » avec des décibels (avec le « tarpé » aussi, c'est un plus). Ici, on recherche l'émotion, l'extase du vide à la force du poignet. Pourquoi ?

Probablement, me semble-t-il, à cause du trop plein d'angoisses, d'obligations, de devoirs, de stress, d'images mentales, bref, de souffrances ... Ici, le silence et la détente sont absents. C'est un enchaînement ininterrompu de la tension jusqu'à la transe. Le terme « enchaîner » me semble approprié tellement le silence qui récrée y semble absent. D'ailleurs sait-on s'il existe ?

On est, vous l'aurez compris, dans les valeurs de l'annihilation, de l'oubli de soi⁹, ou plutôt dans les contres valeurs. Ce sont des sortes de revendications où l'on peut entendre des : « je m'éclate, je me défonce ! Mais aussi, je suis désespéré... »

Regardons, un instant, les hymnes nationaux lorsqu'ils sont chantés dans les stades. Après, ce n'est pas le vide qui vient. C'est, si j'ose dire, le silence avant la tempête, avant un combat, certes codifié. Chacun s'identifie à un chant, symbole d'une appartenance groupale.

Les choses sont différentes lors de commémorations. Là, l'émotion, l'expérience du sonore et du lieu nous étreint. Je me souviens de ces lieux perdus, souvent à la lisière d'un bois, où je jouais, alors musicien dans l'armée, l'hymne des maquisards. Une mélodie simple, qui jouée ailleurs, ne peut rien dire à un mélomane, mais là, c'était autre chose... Et de cet hymne Israélien joué dans un théâtre du capitole de Toulouse bondé, aux balcons prêts à s'effondrer, avec cette atmosphère de silence et de recueillement qui nous faisait sonder un instant ce sentiment de gouffre sans fond, du vécu des rescapés des camps d'extermination. Après, lorsqu'au détour du hasard, j'entendais de nouveau cette mélodie, l'émotion revenait intacte malgré les années.

Il y a des musiques qui suintent des abysses. Elles parlent à ceux qui ont vécu l'horreur. Vous connaissez probablement l'Adagio de Samuel Barber ? Cette quiétude du néant, du rien, cette opacité ténébreuse, ces noires ténèbres, vous l'aurez compris, la musique peut révéler les traces de l'horreur, des traumatismes anciens. C'est justement le travail des thérapies soniques.

Cette musique, intimement liée à l'homme, parle de l'impossibilité de la mise en mots, des vécus oubliés, refoulés. Ne commence-t-elle pas, justement, là où les mots ne peuvent plus rien exprimer ? Où seul le ressenti demeure ? Elle est comprise, me semble-t-il, de ceux qui n'ont plus la possibilité de dire, parce que, sous le choc, ils n'en n'ont plus, ni la force, ni la capacité. C'est pourquoi, elle peut déranger, inquiéter, aussi, parfois.

La musique vient de l'inconscient et parle à l'inconscient¹⁰. Avec la musique on n'est plus dans la croyance dans la solidité matérielle des mots. On est dans la fluidité non mesurable. Ici, le verbe n'est pas saisi comme « copule ». On songe à Lacan et à la jubilation de l'enfant qui se reconnaît dans le miroir. **On est ici, effectivement, dans « l'affairement**

⁹ Marc-Alain Descamps, « *la psychanalyse spiritualiste* » le tableau des valeurs

¹⁰ Georg Groddeck, « musique et inconscient » Musique en jeu n°9 édit Dunod 1972 p3

jubilatoire » qui est l'enveloppe de la beauté¹¹, même lorsqu'elle parle de la douleur. On peut se cramponner, effectivement, ce que font les musiciens, à la mesure, à l'écrire et à l'analyse. Mais l'essentiel est perçu et parle à tous, pour peut qu'on y prête l'oreille, et qu'on puisse ouvrir son émotionnel.

Ici, on peut commencer, me semble-t-il, à comprendre les dénégations que certaines musiques peuvent susciter. Je me souviens d'une personne devenant presque violente à la simple audition d'un chant grégorien.

Sentiment océanique et peur du vide ?



Pour un musicien, il est absolument incompréhensible qu'une personne ne soit pas sensible à l'évènement sonore. Encore moins, si elle en éprouve un déplaisir. Freud ne supportait pas que sa fille fasse du piano.

Il a montré, for justement, que le rapport à l'objet sonore est très archaïque. Mais tous nos sens ont leur racine dans l'archaïque. Ici, il est facile d'être dans la confusion.

L'archaïsme est le primitif, l'ancien, le temps anhistorique. *Il est également fantasmé.* Il est notre fondement constitutionnel ; mais, *il n'est pas forcément que le régressif.* Il peut être, aussi, régrédient, comme nous allons le voir plus loin.

On parle souvent de la perception visuelle du fœtus, mais moins de son rapport au son. Pourtant, c'est probablement son premier rapport à l'objet, car il arrive dans un monde, où tout vibre. La fameuse voix de la mère qui a tant préoccupé Alfred Tomatis, Bernard Auriol¹² et d'autres...

Nous sommes avec lui, à l'orée du vide, ou plutôt, à la lisière du Réel. Après le « Réel », de cette absence de représentation, vient la vibration. Vibration qui, elle-même, se fragmente, ou plutôt se démultiplie dans un spectre fréquentiel plus que conséquent. Il s'étend des infrasons jusqu'à la lumière, en passant dans le fréquentiel des ondes radio, électromagnétiques et autres, dont nous ne sommes pas conscients.

Si Freud n'aimait pas vraiment la musique, il n'est pas le seul. Fellini, autre personnage célèbre, avait une méfiance viscérale de la musique¹³. Il n'aimait pas les sentiments qu'elle lui inspirait.

En l'écoutant parler de son œuvre, dans un documentaire, je m'apercevais que ce qu'il n'aimait pas dans la musique était le manque de contrôle. Je pense qu'il en est probablement de même pour toutes les personnes qui ont un rapport à l'objet où ils sont dans l'obligation de le maîtriser, comme dans certains types de personnalités obsessionnelles.

¹¹ Christiane Rabant-Lacôte, « l'enfer des musiciens » Musique en jeu n°9 édit Dunod 1972 p22-23

¹² Bernard Auriol, « la clé des sons », édition érès, 199, p 55

¹³ documentaire TV voir archives SFP

A mon avis, *la musique peut provoquer, à la fois, un mouvement régressif et « régrédient¹⁴ »*. Ce mouvement d'ailleurs restaure l'énergie psychique qui est réinvestie par la suite dans l'activité « *progrédiente* ». C'est pourtant Freud qui a amorcé ce concept¹⁵, en conceptualisant l'activité onirique.

Alors, pourquoi Freud ne voit-il que le régressif ? Vous l'aurez déjà deviné, c'est la première chose qui nous saute aux yeux : Freud aime contrôler. Il aime la consistance des mots, pour ne pas subir l'invasion émotionnelle qui produit certainement une absence de quelque chose, un manque. Par contre, il est fasciné par les arts premiers. Il collectionne des statues d'anciennes civilisations. Ici, il peut penser, alors qu'avec la musique...

Pour Lacan, nous l'avons déjà dit, le vide n'existe pas. Il est le manque de quelque chose. Il fait parti de la triade RSI (Réel symbolique et de Imaginaire).

Ce fameux Réel, bien différent de la réalité est celui, justement, de l'absence de représentation qui est un vide mais **qui n'est pas le rien !**

Alors, cet autre vide, issu du refoulement, induit une absence de contrôle qui crée, pour Fellini, et pour Freud, une angoisse. Or, la musique, pour être appréciée, demande un certain laisser aller, un abandon, un lâcher prise, chose impossible pour certains.

Ici, se lève, à mon avis, une question qui nous mènerait plus loin encore. *L'incapacité d'accéder au lâcher prise, n'est-elle pas, aussi, un obstacle à l'expérimentation de la transcendance ?*

Mais ici, c'est le début d'un autre sujet...

Enfin, il y a d'autres formes de musiques.

Les musiques du silence



Elles apportent autre chose. Elles conduisent à ce vide positif, à ce relâchement qui est un repos régénérant, régrédient. Mozart, Bach ... « *le plainchant* », qu'on appelle, parfois, « *la musique du silence* ».

Ces musiques vont jusqu'à se dématérialiser. Là, on ne peut plus parler de vide, d'un néant stérile, mais d'une « vacuité » qui récrée. Pour les plus réceptifs, on pourrait presque

¹⁴ Voir article, Gilbert Sescousse, « *de l'imaginaire à la réalité* » site internet

¹⁵ S. Freud (1900). « *L'interprétation des rêves* », OCF t. IV, pp. 652-3 ; SE t. V, p. 597 ; GW t. II-III, p. 602.

parler de plénitude, dans un mouvement régrédient et non dans la régression du sentiment océanique indifférencié, car la conscience est présente. Elle peut goûter et analyser l'expérience, contrairement au nourrisson.

Je pense que ces musiques sont celles auxquelles nous aspirons sans même le savoir. Ce sont elles qui font dire à Georg Groddeck : « *les sons, que mon oreille matérielle entend, couvrent la musique élevée de mon âme, je veux donc paralyser cette oreille pour*¹⁶... » j'ouïr plus. Ici, la surdité est autre que celle produite par les décibels. C'est celle produite par « *l'attraction* » du sublime.

Chez les mystiques, on trouve d'autres phénomènes sonores. Thérèse d'Avila entendait au dessus de sa tête comme le bourdonnement d'une ruche. « *Les Soufis ont décrit ces sons à divers stades [...] « Tomatis remarque l'existence de mouvements browniens*¹⁷ *au sein des liquides cochléaires [...] et dit que ces sons peuvent être perçus par toutes personnes plongées dans un certain silence et notablement le fœtus... [...] Dans un état de bien être, d'apaisement, le bruit apparaîtrait comme si les cellules nous parlaient...*¹⁸ »

Ici, il ne s'agit plus uniquement d'acouphènes, mais d'autres sons produits par divers événements physiques : montée de l'énergie de la libido, de l'énergie psychique décrite par les acètes de nombreuses traditions...

La musique en tant que Signifiant

On ne peut terminer sans évoquer la dématérialité où nous conduisent ces musiques, dématérialité de la musique en tant que Signifiant, du langage symbolique et de l'imaginaire¹⁹ abordé par le lyrisme des poètes et des mystiques.

Ici, je pense au cantique spirituel de Jean de la Croix, où il dit :

*« Il est pour moi la nuit tranquille
Semblable au lever de l'aurore
La musique silencieuse
La solitude sonore
Le festin qui récrée en enflammant d'amour*²⁰ »

Il parle d'un lieu où nous sommes effectivement nourris spirituellement et psychologiquement par une vacuité plénifiante loin du sentiment de l'absence. C'est l'opposé du vide, de cette nuit obscure douloureuse qu'il a décrite sans pareil.

¹⁶ Georg Groddeck, « *musique et inconscient* » « *musique en jeu* » édit Seuil 1972 p6

¹⁷ Nicolas Vicente, « *Le mouvement brownien* », est l'observation du mouvement aléatoire d'une particule en suspension dans un fluide. Elle a permis la première mesure précise de la masse de l'atome. Aujourd'hui le mouvement brownien sert de modèle mathématique pour les processus aléatoires... Site Internet : <http://nicohx1.chez.com/Page/Brown.htm>

¹⁸ Dr Bernard Auriol, « *Le son au subjectif présent* », éditions du non verbal/A.M.BX p84-85

¹⁹ Lacan, le Réel le Symbolique et l'Imaginaire

²⁰ Jean de la Croix, « *le cantique spirituelle* » strophe 14

J'insiste, enfin, sur le fait que ces expériences sont faites uniquement dans un état régrédient non régressif. C'est un mouvement naturel, de processus d'accroissement de la conscience, qui passe par le processus de dé-liaison, de retrait projectif qui crée une autre espèce de vide. Cela produit par la cession, même, de l'identification devenue obsolète, pour la remplacer par une nouvelle représentation symbolique, qui procurera désormais, une meilleure adéquation pour le sujet²¹.

Ce vide n'est pas le vide affectif de la carence. On est obligé de le côtoyer, de le rencontrer, de le croiser ou de s'y confronter pour arriver au repos, au ressourcement dont parle Jean de la Croix.



La raison en est simple ; nous vivons avec nos archaïsmes, et vouloir les nier les rendrait encore plus présents et plus opérants.

Le « sublime » est gravé dans notre mémoire. Il est bien en amont de la nostalgie des premiers objets maternels, du sein de la mère. Pour ceux qui en ont fait l'expérience « consciente », il reste gravé en mémoire et nourrit la nostalgie. Les publications abondent sur cette rencontre avec le « sublime ». La littérature, la poésie, la philosophie, l'art et la mystique en sont pétris, et se nourrissent de ces fugitives rencontre

²¹ Gilbert Sescousse, « De l'imaginaire à la réalité (II) » article